

**LES
LARMES
DE PANCRACE**

PROLOGUE

*Vendredi 11 juillet, 18 h 12.
Trente kilomètres au sud de Bordeaux,*

Ciel bleu, or fondu, toits tièdes, odeur verte des résineux, Jean sourit. Découpant l'océan végétal, sa voiture traverse la grande forêt de pins qui s'étend entre Bordeaux et les villages du fond du bassin. Il a beau chercher, il ne trouve rien à reprocher à sa vie. En cette fin d'après-midi, les conflits de la Terre semblent vouloir se taire. Accélération, la puissance du moteur fait vibrer ses poignets. Satisfait de son sort, vide d'amertume et content du vent, il est dans l'un de ces rares moments où l'Homme se laisse aller à la plus grande des illusions : se croire en paix avec le monde.

À quelques kilomètres de là, devant sa glace, Camille de Renom vérifie son apparence, le tombé de sa robe, l'arrangement de ses cheveux. Elle s'est préparée à Jean avec un mélange de calme et d'excitation.

Pendant son absence, elle a rangé la maison de fond en comble et n'est sortie qu'une seule fois, la veille, pour tenir la billetterie de la fête du bassin. Camille a tenu ce rôle avec le sérieux attendrissant des bénévoles, apprenant par cœur la couleur des billets pour ne pas commettre d'impairs : jaune pour une frite, rouge pour une huître, bleu pour une moule, violet pour une boisson... Elle s'est amusée comme une petite fille jouant à la marchande avec des pétales de roses volées dans des jardins orphelins.

Veste et pantalon en lin écru, chemise blanche, Jean jette un regard indulgent à son reflet dans le rétroviseur, aux rides de sa bouche, à l'ivoire de ses dents. Quarante-quatre ans et enfin un enfant. Un héritier et un été tout neuf avec des "ciels" à contempler et le parfum de vagues. Là-bas, au bout du chemin, sa femme l'attend. Tout est bien, tout est beau, tout est doux. Jean de Renom a le sentiment de se retrouver dans une aquarelle de Marie Laurencin ou dans un roman photos des années soixante, les "Nous Deux" colorisés que sa gouvernante affectionnait tant. Il se projette le sourire de son fils, ses grands rires bordés de purée.

Il descend ouvrir le portail et pour la centième fois, se dit qu'il lui faut absolument munir la grille d'une ouverture automatique. Il remonte en souplesse et redémarre. Les pneus avant crissent sur le gravier. Rapières de lumières, l'allée est zébrée de soleil.

Aujourd'hui, Camille n'a plus le même sourire qu'hier, ni la même légèreté. Quelque chose est arrivée. Son insouciance, le plaisir d'envisager, rêver, parler ou se taire, le temps qui marche au pas et la joie qui émane des objets rangés, tout cela est terminé. À tout jamais ? Elle ne le pense pas, mais elle le craint. Sur la dépression déclenchée par son accouchement, ce qu'elle vient de découvrir s'est posé, lourd et sonore, verrou qui claque. Est-ce ce sentiment qui ankylose ses mains et ses jambes ? Alourdit ses paupières ? Comme une irrépressible envie de dormir ?

Dehors, le temps est à l'orage. Il fait lourd et les hirondelles trissent en frôlant le gravier ratissé de la cour. Camille crie aussi, ses yeux se troublent, mais personne ne l'entend.

Arrivé devant la maison, Jean ressort de sa voiture. La carrosserie métallique est brûlante. Doit-il refermer la capote ? Une canicule obtuse s'est installée sur la France depuis quelques jours. Aucune fraîcheur ou pluie à venir.

Peut-être, un orage ? Mais dans ce cas, il verrait le ciel s'obscurcir et il entendrait les premiers grondements. Il aurait tout le temps de redescendre mettre la voiture à l'abri. De toute façon, il est trop impatient. Quatre jours sans descendre dans ses caves, surveiller son "*Cœur-corneilles*". Et quatre nuits sans sa Camille. Une éternité. Il a envie d'elle. La prendre dans ses bras, entendre sa voix, la regarder, fondre ses lèvres aux siennes, sentir son odeur de poudre et de pain.

Jean, l'homme amoureux, le mari et l'amant, monte lentement les marches de l'entrée. Il est des moments que l'on doit savourer, songe-t-il, presque philosophe aujourd'hui. L'usure profonde des marches au centre lui rappelle le poids du passé. Alors qu'il commence à monter, il entend des pas légers. Ça doit être elle, elle vient à sa rencontre. Le pied droit sur la septième marche, il décide de l'attendre, visage levé vers le premier étage. Tout sourire. Vers elle.

Devant *Jean qui rit* apparaîtrait une femme, bras levé. Accusatrice, elle semble le montrer du doigt. Au bout de sa main, il y a un objet noir qu'il n'identifie pas. Elle descend quelques marches vers lui. Les deux bouches tirent une langue rouge, deux énormes déflagrations séparées d'une seconde qui lui arrivent en plein visage.

La première balle lui arrache l'oreille. Il porte la main sur le côté de son visage, stupeur. Il murmure : "Qu'est-ce que...?". Il est au-delà de la stupéfaction. Le deuxième projectile lui éclate le haut du front, scalpant la partie droite de sa tête. Un morceau de crâne en forme de crabe s'envole.

Sans trembler, le bras de la femme se redresse. Détonation, poudre, fumée âcre, une nouvelle balle jaillit du pistolet. Elle part trop haut et finit sa course dans la corne d'abondance d'un esclave en bois polychrome. Le quatrième tir touche *Jean qui pleure* en haut du cou, juste sous le sourire, lui fracassant la mâchoire. Le châtelain vomit une bile ocre perlée de dents. Grotesque, une morve rouge gonfle

sous son nez puis éclate. La femme est restée immobile. Jean de Renom s'effondre enfin sur les marches. Bruit d'os d'une cheville qui se brise. Chaud sur le marbre glacé, le sang écrit des phrases. Mais que dit-il ? Sa haine ? Le nom de l'assassin ? Des remords ou des mots d'amour ?

Sans bruit, une chaussure descend l'escalier en roulant sur elle-même. Lentement, la tête du mourant part en arrière. Le contenu de son crâne se vide sur le marbre. Le parfum blanc de sa cervelle se mêle à l'odeur des déjections. Ultimes respirations, derniers tremblements, mousse rose bouillonnant en bord de bouche, regard aveugle. Jean n'est plus ici. Dehors, réduit au silence pendant les explosions, le cri des hirondelles reprend de plus belle.

Mais pas la vie... pas pour lui.

1

*Lundi 14 juillet.
Andernos-les-bains, huit heures vingt.*

Parfois, il faisait ça... souvent même.

Regarder vers le ciel, pour le prendre à témoin. Bras ballants, cou tendu en direction des nuages, le commissaire Amédée Mallock tentait d'hypnotiser Dieu.

Il s'était réveillé le matin avec une pensée étrange au sujet du divin bonhomme. Avant qu'il ne soit vieux et ne porte barbe, quelle avait été sa vie ? Les premiers pas de Dieu, ça ressemblait à quoi ? Nul ne naît vieux. Il avait donc été bébé, enfant puis petit garçon. Était-il sage, ou lançait-il des pierres dans les fenêtres ? Savait-il déjà qu'il allait construire un univers et le planter de planètes ? Une Terre peuplée d'écailles, de plumes et de poils ? À l'adolescence, n'avait-il dessiné des déesses que pour satisfaire ses désirs célestes ? Quand avait-il eu l'idée de créer des hommes à son image ? Dans quel miroir s'était-il regardé pour bâcler à ce point le travail ?

Imaginer l'enfance de Dieu occupa l'esprit d'Amédée pendant qu'il prenait son petit déjeuner.

Cigare, oranges pressées, thé au lait, pain beurré, et 48 heures loin de Paris, Amédée commençait à se sentir mieux. Les vacarmes et hurlements de la capitale s'étaient tus.

Deux jours plus tôt, avant de prendre l'autoroute du sud, il avait laissé ses remords sur son grand bureau de verre, avec les piles de chagrins et dossiers d'angoisse, qui remplissaient son quotidien. Ici, chaque été, il retrouvait l'odeur de l'herbe et des résineux. Une maison, un jardin, des voisins charmants, des choses fabuleuses, comme le vent et le bruit des vagues. En quelques jours, sa respiration reprenait un rythme plus normal, ses mains arrêtaient de trembler, son dos de le faire souffrir. Même

son front et sa mâchoire se décrispaien, modifiant jusqu'aux l'apparence de son visage.

Au milieu d'un ciel uniforme, trois gros nuages anthracite avançaient paresseusement. Oiseaux-cargos, ils portaient dans leur soute les rares espoirs de pluie des paysans et jardiniers du bassin.

... / ...